

LA CRISE DE LA MONARCHIE AUSTRO-HONGROISE DANS LA LITTÉRATURE POLONAISE DE GALICIE

KINGA JOUCAVIEL

Avant d'aborder le thème proprement dit, celui de la crise de la monarchie austro-hongroise dans la littérature polonaise, délimiter avec précision le champ de cette étude dans l'espace et dans le temps paraît nécessaire.

Bien que le sujet de cet exposé suggère en effet les limites temporelles de l'analyse, la situant dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le processus de la décomposition de l'Empire est bien plus long¹.

Il a commencé au début du XIX^e siècle lorsque l'Empire, englobant alors toute l'Europe Centrale, ainsi qu'une bonne partie d'Italie et d'Europe Orientale, a été ébranlé par les guerres napoléoniennes ; les empereurs qui, depuis le XV^e siècle se recrutaient dans la dynastie des Habsbourg, ont dû abandonner le titre médiéval d'*empereurs de Saint Empire Romain Germanique* pour celui d'*empereurs d'Autriche* plus modeste.

1. H. Batowski, *Rozpad Austro-Węgier, 1914-1919*, Wrocław, W-wa, K-6w, 1965.

L'Autriche a cependant réussi à conserver un rôle prépondérant dans la Confédération germanique dans la première moitié du XIX^e siècle, ainsi que s'en sortir sans trop de dommages (grâce à l'aide russe) du bouleversement révolutionnaire du Printemps des Peuples, Italiens, Hongrois et Polonais, dont les aspirations à l'indépendance avaient été anéanties.

En revanche, le véritable coup de grâce a été porté à l'Empire par la Prusse, quand l'Allemagne unifiée avait érigé le II^e Reich sous l'égide des Hohenzollern prussiens au détriment de l'Autriche en 1871.

La perte de prestige sur l'arène internationale, accompagnée de pertes territoriales, la transformation de l'Empire en monarchie double Autriche-Hongrie en 1867, la proclamation d'une constitution limitant les prérogatives impériales, tout cela préparait un terrain favorable à l'émancipation des nations composant cette grande mosaïque qui était l'Empire et annonçait sa désintégration.

La naissance du sentiment d'appartenance nationale qui est l'une des causes de l'éclatement de l'Empire est également celle de l'éclatement de la Première Guerre mondiale ; l'histoire de l'Empire apparaît donc intimement liée avec celle de l'Europe et... celle du monde.

Le champ de mon analyse se situe dans la phase finale de ce processus de décomposition de l'Empire, à la veille ou dans les premiers jours de la Grande Guerre ; il s'agit donc d'une période relativement courte, mais très significative car elle correspond à l'aboutissement d'une longue déchéance. Son impact sur les différents courants de pensées et sur les différents domaines de l'art en est d'autant plus important. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi précisément cette brève période, celle de la chute de la monarchie, pour illustrer les divers sentiments et les différentes prises de position qu'elle inspirait aux écrivains galiciens. Ces derniers, par conséquent, appartiennent plutôt à la génération du début du XX^e siècle ; la monarchie sur son déclin correspond à la période de leur enfance. Bien que l'action de leurs romans se situe, comme nous l'avons précisé, peu avant la dislocation de la monarchie, les dates de publication des romans sont bien plus tardives. La réflexion des auteurs n'en est que plus mûre et plus pertinente.

En ce qui concerne le second paramètre, permettant de baliser le sujet dans l'espace, il convient d'indiquer, d'une part, l'origine des auteurs étudiés et, d'autre part, le lieu du déroulement de l'action de leurs romans. Puisque la problématique de la crise est ressentie dans tous les recoins de la monarchie, les événements décrits se situent tantôt à Vienne, tantôt en Bohême, tantôt en Bosnie, tantôt en Galicie...

La Galicie est également la province dont sont originaires tous les écrivains dont nous parlerons plus loin. Il ne s'agit pas, bien évidemment de la Galice espagnole, comme l'a cru naïvement l'empereur Ferdinand II, ou encore Lloyd George, ce qui est moins pardonnable... La province de la Galicie, dont le nom complet est « le Royaume de Galicie et de Lodomérie », a été annexée par l'Autriche en 1772, sous prétexte de la revendication de ce territoire, appartenant au Moyen Age à la Hongrie.

Rappelons qu'au terme des trois partages successifs, la Pologne, victime de la politique expansionniste de ses trois voisins : l'Autriche, la Prusse et la Russie, a été effacée de la carte de l'Europe en 1795 pour une période de cent vingt trois ans. Il est important de préciser que la Galicie et la Lodomérie, prétendu fief des rois de Hongrie, n'ont pas été incluses dans le royaume de Saint Etienne, mais elles relevaient directement de Vienne. Considérées comme provinces périphériques, très attardées économiquement et secouées par les antagonismes sociaux (propriétaires terriens/pay-sans) et ethniques (polono-ukrainiens), elles ne suscitaient aucun intérêt particulier à Vienne. Même les événements du Printemps des Peuples qui se sont soldés par l'incorporation de la République Cracovienne, jusqu'alors autonome, à l'Empire, n'ont joué qu'un rôle secondaire par rapport aux problèmes autrichiens et hongrois.

La Galicie, tel est le nom raccourci de ces deux provinces le plus couramment utilisé, est située au Nord-Est des Carpates ; drainée par les fleuves : Dunajec, San, Bug et Dniestre, elle comprend les régions de Cracovie, Rzeszów, Lvov et Drogobytch, ses plus importantes villes. Peuplée de Polonais, d'Ukrainiens et de Juifs, cette province, très peu industrialisée, possédait, en revanche, de vastes latifundia très fertiles.

Les propriétaires terriens, le plus souvent d'origine polonaise, pour conserver leur position sociale privilégiée, menaient une politique très modérée en ce qui concerne les revendications nationales

vis-à-vis des autorités autrichiennes. Cette attitude loyaliste des conservateurs polonais leur a valu quelques faveurs de l'empereur qui, plus d'une fois, s'entourait de ministres polonais ; la nomination d'Agenor Gołuchowski², premier non Autrichien au poste de premier ministre d'Autriche, mérite d'être soulignée. Grâce à la politique adroite de ce dernier, quelques concessions ont été accordées aux Polonais : les Universités de Cracovie et de Lvov ont été repolonisées, l'Académie des sciences — fondée à Cracovie, les compétences de la langue polonaise dans l'administration et dans les écoles élargies...

En effet, après 1867, date qui correspond au fléchissement de l'absolutisme autrichien, la province polonaise de la Galicie a bénéficié d'une assez large autonomie, la situation y était réellement meilleure que dans les autres secteurs de la Pologne occupée, soumises aux régimes tsariste et prussien. A cela s'ajoute la propagande menée dans les manuels scolaires, les anecdotes qui répandaient la légende d'un « souverain bon et juste » qui avaient pour objectif de faciliter l'union de toutes les nations, races et religions se trouvant sous son administration. Le statut de « père » camouflait celui d'occupant. C'est ainsi qu'on explique l'abandon des idéologies indépendantistes dans les milieux conservateurs, puis progressivement dans toute la Galicie.

Lors de la troisième visite de l'empereur François-Joseph en Galicie, les Polonais lui ont réservé un accueil réellement chaleureux ; l'attachement sincère succédait à une hostilité et une méfiance manifestées auparavant, alors que le souvenir de la répression des mouvements en 1846-1848 était encore vif. La fameuse déclaration de fidélité, prononcée par Adam Potocki : « Nous sommes avec vous, Majesté, et souhaitons le rester », ne peut en aucune façon être la preuve d'une trahison infamante propre aux conservateurs, elle reflète, au contraire, l'attitude de beaucoup de Polonais, même dans les milieux les plus modestes.

Cette ambiance relativement détendue qui régnait en Galicie était alors propice au développement de la vie intellectuelle et artistique ; les universités repolonisées, les maisons d'édition à peine

2. A. Gołuchowski, ministre de l'Intérieur (1859-1860), puis ministre de l'Agriculture (1867-1870) ; A. Gołuchowski, junior, ministre des Affaires étrangères (1895-1906), K. Badeni, Premier Ministre (1895-1897) ; L. Bilířski, ministre du Trésor (1895-1897 puis 1909-1910), etc.

censurées, le théâtre et la presse fonctionnaient presque librement. La Galicie jouait alors le rôle de « gardien » du trésor de la culture polonaise.

Dans ce domaine, la littérature, compte tenu de la situation politique, assumait le rôle de substitut de toutes les institutions nationales ; sa fonction était non seulement de conserver la langue et l'histoire, mais de maintenir le lien entre les trois provinces occupées et leur indiquer le chemin vers la liberté.

Lorsque à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle apparaît une sensibilité nouvelle, opposée au programme idéologique du réalisme et du positivisme, luttant contre les bien-pensants et cherchant un art d'atmosphère et de symboles, on observe chez les écrivains polonais deux attitudes différentes ; les uns continuent à assumer la mission de « maîtres à penser » de la nation, les autres suivent résolument le modèle de l'art libre de tout impératif social et patriotique.

La littérature de cette période à la charnière des deux siècles (1891-1918) est appelée généralement la littérature de la Jeune Pologne, mais aussi le néo-romantisme, le modernisme..., on peut y ajouter de nombreux « -ismes » : symbolisme, esthétisme, décadentisme, individualisme, mysticisme... Ce courant n'est donc pas homogène et se caractérise tant par la recherche des sources d'inspiration nouvelles que par le développement des formes littéraires les plus diverses ; poétiques, prosaïques, dramatiques, satiriques...

Le berceau de la Jeune Pologne est Cracovie. Cracovie, captive, privée de son rôle de capitale de la Pologne, et même de celle de la Galicie, coupée de sa région naturelle, annexée par la Russie, réduite au rang de forteresse autrichienne, est devenue une ville provinciale triste et morose.

En comparaison de Cracovie, Lvov, désignée comme capitale de la Galicie, débordait de vie...³ Il n'en est pas moins vrai que c'est à Cracovie que se trouvait le centre de la jeune élite intellectuelle polonaise, formée par la prestigieuse Université Jagellonne. Comme ces membres de l'élite cracovienne étaient parfaitement germanophones, ils s'emparaient de tous les courants nouveaux

3. T. Boy-Zeleński, *Le Cracovie d'autrefois*, traduction dans *La Pologne littéraire*, 1932, d'un article repris dans *Znasz-li ten kraj*, 1932, « Tygodnik ilustrowany ».

venus de l'Ouest, tout en participant dans la vie intellectuelle et artistique des autres pays de culture allemande. Le caractère cosmopolite de la vie artistique de cette époque de « fin de siècle » est à l'origine de l'apparition des coteries et des cercles littéraires, comme Friedrichshagen, à côté de Berlin, ou le café Griensteidel à Vienne, très en vogue, qui rassemblaient les artistes des différents horizons de la monarchie austro-hongroise.

Cracovie connaît également ce phénomène de « bohème » artistique, comme le remarque T. Boy-Zeleński : « Cracovie avait aussi sa bohème de peintres, la bohème théâtrale de Pawlikowski, la bohème amoureuse de Zapolska, la bohème littéraire de Przybyszewski [...] »⁴

A la fin du XIX^e siècle, la Cracovie « antique » se réveille alors de la léthargie, dont souffraient par ailleurs toutes les autres capitales de la monarchie ; apparaissent le cabaret chez Michalik et le « Théâtre du Ballon Vert » (1905). Cette nouvelle veine satirique est selon Boy, une « joyeuse prise de conscience des choses » et témoigne de la diversité de la vie littéraire et artistique de cette époque. Il convient d'en déduire que la thématique de la crise de la monarchie est un des nombreux sujets abordés par la littérature galicienne, très lié cependant avec les courants dominants à l'époque : le pessimisme, le décadentisme, la psychanalyse...

Il est bien évident que dans ce vaste empire multinational, les Polonais n'étaient pas les seuls à aborder le thème de la tragédie historique que traversait alors l'Autriche ; on peut l'observer chez de nombreux écrivains germanophones (J. Roth, R. Musil, A. Schnitzler, F. Kafka), hongrois (K. Mikszath) et enfin polonais (A. Kuśniewicz, J. Strykowski, J. Wittlin, L. Buczkowski, B. Schulz, E. Zegadłowicz, J. Parandowski)⁵.

Ce qui réunit tous ces écrivains, c'est qu'ils portent tous dans leurs œuvres « un témoignage de l'époque révolue », cependant, la position qu'ils adoptent face à la crise, le jugement qu'ils émettent, les diverses interprétations qu'ils avancent, les différencient. Ainsi, peut-on distinguer, en simplifiant, une attitude plutôt *nostalgique* ou une attitude plutôt *critique* de la monarchie sur le déclin, puis

4. *Ibid.*

5. E. Wiegandt, *Austria felix, czyli o micie Galicji w polskiej prozie współczesnej*, Poznań, 1988.

une troisième, fortement empreignée de psychanalyse, et que j'appellerai « *freudienne* », moins axée sur le jugement de valeur que sur la recherche des causes de la crise.

Entre ces trois attitudes existent, bien évidemment, des interférences ; ainsi, le passéisme mélancolique peut-être mêlé d'éléments ironiques et le tout avoir une explication freudienne... Certaines attitudes sont toutefois plus accentuées et constituent une dominante soit nostalgique, soit critique.

Comme l'analyse de ces trois « modèles de pensées » dans les œuvres de tous les écrivains polonais cités plus haut dépasserait de beaucoup le cadre de cet exposé, il m'a paru préférable d'en sélectionner trois, les plus représentatifs et les plus intéressants à mon goût : A. Kuśniewicz, J. Strykowski et B. Schulz.

Tous ces écrivains sont « Galiciens » et appartiennent à la même génération, que l'on appelle « la dernière génération des partages et la première génération de la littérature libre », leurs origines sociales, en revanche, sont différentes : Kuśniewicz est fils d'un propriétaire terrien, Strykowski — d'un instituteur, Schulz — d'un commerçant. Très ressemblants et très différents à la fois, ils donnent tous une vision riche et diversifiée de ce monde en voie de disparition, illustrant ainsi les attitudes propres à toute la société polonaise.

Commençons par le modèle nostalgique car il correspond à l'attitude caractéristique de la majorité de Polonais de cette époque-là ; ils se sentaient dans la monarchie comme chez eux et considéraient François-Joseph comme leur souverain. La perspective d'une guerre qui mettrait fin à la « belle époque » et bouleverserait l'ordre établi, malgré la promesse de la liberté, ne les enchantait guère...

Parmi les nostalgiques, *Julian Strykowski* (1905-1996), un grand barde de la culture juive en Pologne. Fils d'instituteur, Strykowski choisit d'être enseignant lui-même, mais très vite se consacre à la littérature, d'abord comme libraire, ensuite comme journaliste, pour devenir enfin écrivain. A côté des activités littéraires, son engagement politique dans le parti communiste ukrainien mérite d'être souligné, d'autant plus que ses sympathies à gauche ne l'ont pas empêché de regretter la monarchie et de faire

l'apologie de François-Joseph. A ce propos, il est important d'ajouter que les Juifs comptaient parmi les sujets les plus fidèles de l'empereur.

La thématique juive, alimentée par les souvenirs d'enfance, domine dans l'œuvre de Strykowski. Il donne une image vaste et soignée de cette culture qui constitue, par ailleurs, un élément permanent du paysage socioculturel polonais de l'époque.

A travers ses romans, formant une trilogie : *Le rêve d'Azril*, *Les voix dans les ténèbres* et *L'auberge du vieux Tag*, dont l'action se déroule dans les milieux des hassidims et des tsadiks galiciens au seuil du XX^e siècle, Strykowski part à la recherche, dans ce monde soumis aux transformations historiques inéluctables, des valeurs nouvelles. Les problèmes qu'il pose sont de nature morale, mais aussi philosophique car il présente l'homme seul et fragile face aux mécanismes de l'histoire, déchiré entre la foi et le doute. Puisqu'il ne trouve plus de réponses à toutes les questions qui le tourmentent dans la foi, ce qui apparaît au premier plan dans son roman *L'auberge du vieux Tag* (1965), ce sont les complexes de père, de culpabilité, de péché, d'expiation, propres à l'autoritaire religion judaïque. L'histoire se déroule dans une auberge « Austeria », tenue par un vieux Juif Tag, le jour-même de l'éclatement de la Première Guerre mondiale. L'auberge, dans laquelle affluent les foules de Juifs de divers horizons, paniqués par l'arrivée des troupes cosaques, devient le curieux microcosme d'un monde aujourd'hui disparu. Tous vivent ce premier jour comme une véritable apocalypse. La première victime est la jeune Asia, fille unique du photographe Wilf, tombée sous les balles des soldats cosaques. Bumek, son amoureux, ramène le corps à l'auberge, initiant ainsi une longue série de lamentations de tous les Juifs réunis qui dépasse de beaucoup un rituel funéraire ordinaire. Tous pleurent la jeune fille, mais saisis d'un sentiment de peur et de catastrophe, ils associent la mort de Asia et celle de toute la monarchie et ensuite, du monde entier : « Pauvre Asia !... Encore ce matin, on l'a vue vivante et en pleine santé, et maintenant, elle n'est plus là. Elle est morte le premier jour comme est morte la dynastie... L'Autriche a cessé d'exister ! Ça dépasse tout entendement... L'empereur règne depuis des années, la dynastie depuis des

centaines d'années, et puis, en un jour, ni l'empereur, ni la dynastie n'ont plus rien à dire »⁶ se plaignait le cordonnier Gerszon.

Pour tous ces gens, la monarchie représentait l'ordre, la légitimité, le respect des valeurs morales, telles que l'honneur, la famille, la religion... Ces valeurs monarchiques étaient les leurs. Dans la stabilité des structures institutionnelles de la monarchie, ils voyaient la garantie de la cohésion et de la paix. Sujets loyaux de sa Majesté Royale-Imperiale, ils identifiaient François-Joseph avec la monarchie-même ; rien d'étonnant car le règne de François-Joseph, long de soixante-huit ans, s'étalait sur plusieurs générations... Les Juifs lui vouaient un attachement et une fidélité sans réserves, un respect et une obéissance dus au « père ».

Le propriétaire du magasin de chaussures Apfelgrün glorifie ainsi ses qualités : « Il n'y a pas un Juif qui ne lui souhaiterait pas une longue vie. Les rabbins prient pour que ses affaires marchent bien et que toute sa famille vive longtemps..., pauvre impératrice qui n'est plus..., tous, son armée, ses policiers, ses ministres et ceux qui sont à son service. C'est dommage qu'il ne soit pas Juif... Ou alors, c'est peut-être mieux comme ça, car s'il était Juif, qui sait, il n'oserait peut-être pas l'avouer... Il suffit qu'il ait le cœur juif... »⁷

Le mythe du « bon empereur », alimenté par des anecdotes, vraies ou fausses, que se racontaient les gens, le présentait comme un homme beau, grand, majestueux, et en plus, juste, généreux, laborieux, courtois et plein d'autres qualités qui lui assuraient la sympathie de ses sujets, parfois même prêts à donner leur vie pour lui⁸.

A rien ne servent les prières et les imprécations des religieux hassidims, le monde s'est écroulé en un jour et la monarchie avec lui. Dans la panique de l'exode et le désordre des premiers jours de la guerre, les condamnations à mort des traîtres ou des prétendus traîtres se multiplient. Ainsi, par erreur, périt Bumek.

Le vieux Tag, indigné par cette injustice et dans un élan de solidarité avec la souffrance humaine, se rend chez le commandant des cosaques, accompagné d'un prêtre catholique, pour protester contre la mort inutile de Bumek. Avant de partir, il confie la clef et le

6. J. Strykowski, *Austeria*, 1973, p. 63.

7. J. Strykowski, *op. cit.*, p. 35.

8. S. Grodziski, *Franciszek Józef*, Ossolineum, 1990.

portefeuille à sa servante ukrainienne... L'importance de cette dernière scène réside dans le fait qu'elle met l'accent sur la solidarité et l'harmonie dans lesquelles vivaient les différentes ethnies, classes et religions de la monarchie⁹. La guerre a non seulement détruit cette harmonie, mais elle a également brisé l'unité de la communauté juive ; la légendaire fidélité à la foi a cédé la place au doute, puis à la perte de la foi dont les conséquences ne peuvent qu'être désastreuses.

Les craintes de Tag prennent ici toute leur dimension tragique ; en cette journée du « jugement dernier », l'homme dont la nature est empreinte du péché, est capable du pire pour sauver sa peau... Sa vision n'est pas uniquement nostalgique ; après ce constat pessimiste sur la nature humaine, elle est résolument catastrophiste. L'homme, privé de repères que lui offrait l'ancien monde basé sur l'autorité des personnes (du père, du fonctionnaire de l'administration, de l'empereur...), des institutions (telles que l'Eglise, l'administration, l'armée, la monarchie...) et le respect des valeurs traditionnelles (honneur, obéissance...) est condamné au chaos. « Jusqu'à hier, tout était simple et prévisible pour toutes les générations à venir. La vie continuait, tranquille comme le soleil du matin au soir. On savait dans quel monde on vivait... »¹⁰ Alors que le monde de demain est sombre et incertain. La peur de l'avenir semble ici bien plus profonde que le regret du passé, même si l'on reconnaît que c'est le regret qui l'a déclenchée. La peur de l'avenir, c'est la peur de la civilisation qu'apporte le XX^e siècle : le développement intense de l'industrie et l'apparition des différentes institutions utilitaires. Dans ce monde vieillot, engourdi dans son traditionalisme et son attachement aux valeurs féodales, le progrès paraît effrayant. A plus forte raison en Galicie, retardée au plan économique, conservatrice et aristocratique, personne ne s'enthousiasmait pour le nouveau système. Le relâchement de la culture féodale n'était-il pas une des causes de la désintégration de la monarchie ?

En conclusion, nous pouvons constater que la nostalgie n'est pas le seul sentiment qu'inspire à Strykowski le déclin de la monarchie ; le bouleversement de la guerre et l'angoisse de l'avenir font

9. H. Wereszycki, *Pod berłem Habsburgów. Zagadnienia narodowościowe*, K-ów, 1986.

10. J. Strykowski, *op. cit.*, p. 179.

surgir, chez lui, d'éternels dilemmes de choix d'attitude face à la foi, face à la tradition, face à la guerre et face au progrès de la civilisation. Sa réflexion sur le drame de l'existence humaine est empreinte de pessimisme, sa vision du futur — franchement catastrophiste.

Passons maintenant à un autre écrivain, contemporain de Andrzej Strykowski, A. Kuśniewicz (1904-1993) qui, à l'inverse de ce dernier, n'exprime pas tant le regret du passé merveilleux de son enfance, mais nous le fait revivre. Grâce à son formidable talent d'évocat et à sa technique narrative entrecoupée de retours en arrière, il nous permet d'entrer dans le monde fabuleux de la monarchie des Habsbourg.

C'est ainsi que A. Kuśniewicz, dans son roman *Le Roi des Deux-Siciles*¹¹, nous emmène dans les recoins les plus extraordinaires de ce vaste pays ; en Lombardie où stationnent les régiments des uhlands siciliens, à Sarajevo où est commis l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand, dans les Faubourgs de Fehertemplom où est assassinée en même temps une jeune tzigane, à Vienne à l'hôtel Klomser où se suicidera le colonel Redl, en Galicie où un comte excentrique pratique la chasse à courre, dans les casernes des hussards et les mess d'officiers, dans les bureaux obscurs de l'administration impériale, dans les tavernes populaires et les auberges miteuses, dans les salons feutrés du style Biedermeier, dans les loges d'opéra de Vienne, tapissées de velours pourpre... Dans tous ces lieux retentissent les sons mélodieux des valses et se répand un parfum entêtant de *Violettes Impériales*.

La trame romanesque apparaît donc comme tout à fait secondaire, l'essentiel, c'est la reconstruction d'un monde, d'un climat spirituel et social, en train de disparaître. Kuśniewicz évoque ainsi le faste révolu du « bon vieux temps » de son enfance qu'il a passée dans une famille aristocratique de Galicie Orientale, empreigné des cultures différentes : polonaise, ukrainienne, juive et allemande. Peu après les études de droit et de sciences politiques, il a commencé une carrière diplomatique qui l'avait amené en France. C'est là que, pendant la guerre, il s'engagera dans la Résistance avec les FFI de Toulouse.

11. A. Kuśniewicz, *Le Roi des deux-Siciles*, Paris, Albin Michel, 1978.

Son entrée dans la littérature est tardive ; après avoir écrit quelques recueils de poèmes, il publie son premier roman à cinquante-sept ans. *Le Roi des Deux-Siciles* fait partie d'un cycle dit « austro-hongrois », avec *La leçon de la langue morte* et *Eroica*, dans lequel se confrontent le monde de rêves et de mythes et l'image de la réalité galicienne.

Le milieu décrit par Kuśniewicz est la société des conservateurs galiciens, introduits dans les relations mondaines, familiales et professionnelles de la monarchie. Ils participent dans le processus de la décomposition de la monarchie au même titre que la noblesse autrichienne, hongroise ou tchèque. La déchéance des valeurs les conduit à chercher des sens nouveaux, plus profonds, plus sensuels, des émotions plus raffinées, à la limite de la perversité. L'action du roman se situe au moment de l'assassinat de François-Ferdinand à Sarajevo. En même temps, ou presque, est commis un meurtre, moins lourd de conséquences, pour ne pas dire insignifiant, d'une jeune prostituée Marika Huban. Cette conception « simultaniste » des événements qu'adopte Kuśniewicz, tend à prouver qu'il existe des liens, des interdépendances entre tous les éléments de la réalité, ceux qui sont en apparence futiles et ceux qui sont susceptibles de changer le cours de l'histoire. Ainsi, la décomposition de l'Etat et la perte des valeurs traditionnelles ont, certes, des conséquences politiques, économiques et sociales, mais également psychologiques. Selon Kuśniewicz, il est possible d'établir une relation entre l'histoire, c'est-à-dire le passé perdu à jamais, idéalisé, et les valeurs spirituelles exagérément sublimées, susceptibles de déclencher des réactions de violence et de sadisme. C'est ainsi que le héros du roman, Emil R., jeune officier issu de la bourgeoisie viennoise, commet un meurtre. Un meurtre dont les mobiles paraissent gratuits, mais on peut les découvrir en analysant l'état d'esprit du meurtrier ; Emil R., torturé par l'amour incestueux pour sa sœur, en tuant la jeune gitane, espère se libérer de sa maudite passion. Par ailleurs, il subit l'influence du climat morbide qui règne à Vienne, particulièrement incitant au crime.

Le climat de Vienne, singulier, en effet, à la fois captivant et angoissant, exerçait une formidable influence sur toute l'élite intellectuelle et artistique de la monarchie. Paradoxalement, la Vienne de cette époque-là, est devenue la ville la plus éclairée d'Europe Centrale ; la décadence de l'empire coïncidait avec l'essor extraordi-

naire de sa capitale¹². C'était une façon de se détacher de la réalité de la crise et de chercher le refuge dans l'art, la littérature ou la découverte de la vie intérieure. Cette atmosphère, dans laquelle le sentiment de la fin imminente de l'univers est contrebalancé par le refus d'y croire, peut se résumer par l'expression « le climat de joyeuse apocalypse ». Vienne est devenue alors une sorte de « parc d'attractions », un lieu de bals, d'opérette et d'autres festivités, accessibles non seulement aux classes supérieures, mais également au peuple.

Ce paradoxe entre l'essor et la capitale et le déclin de l'Empire explique pourquoi, précisément dans cette ville-là, est née la psychanalyse, fondée sur l'introspection du monde intérieur de l'homme, jusqu'alors caché, avec l'exclusion du monde extérieur, source des déceptions.

L'étude de la psyché, selon Freud, était un thème dominant dans tous les domaines de la création artistique viennoise de l'époque. Freud affirme que les forces internes les plus puissantes sont le sexe et la mort, symbolisées par Eros et Thanatos, et que l'interaction de ces deux pulsions peut provoquer des conséquences de nature psychologique graves.

Bettelheim¹³, à son tour, démontre qu'il existe des liens entre l'histoire de l'Empire et les effets de la combinaison de ces deux forces. Il cite comme exemple le drame de Mayerling ; le climat psychologique morbide gagne le prince Rodolphe qui, solitaire et déprimé, se tue dans son pavillon de chasse avec sa dernière « partenaire sexuelle »... Cette interprétation est également celle de Kuśniewicz ; il relie le phénomène historique, associé ici à la crise de la monarchie, et l'action destructrice provoquée par la libération des pulsions sexuelles inhibées et refoulées.

Emil R., d'une sensibilité et d'un raffinement extrêmes, est un véritable « masochiste cérébral » ; il s'imagine être victime d'une mystérieuse malédiction due aux circonstances obscures de sa conception. C'est en l'occurrence cette malédiction qui serait à l'origine de l'amour damné qu'il éprouve pour sa sœur. « Emil devint un enfant au caractère pour ainsi dire double, car il fut en-

12. M. Zaleski, *Historia po wiedeńsku*, Res Publica, 1989.

13. B. Bettelheim, *Le poids d'une vie*, Paris, R. Laffont, collection Réponses, 1991, pp. 15-33.

gendré et conçu par un être dont l'esprit était fixé sur un autre objet que celui qu'il tenait réellement dans ses bras. L'épouse légitime, étreinte par l'avocat, ne l'était qu'au sens physiologique du terme et non au sens caché, essentiel, psychophysique. L'intention initiale a subi une diffraction en deux éléments divergents — ce qui entraîna la nature solitaire et l'étrangeté du rejeton..., fruit de cette orageuse nuit impériale et royale : Emil »¹⁴. Ajoutons qu'Emil a été conçu le jour de l'anniversaire de François-Joseph, le 18 août 1892 à l'hôtel même où vingt et un ans plus tard se suicidera le colonel Alfred Redl...

Plus loin, Emil poursuit sa pensée : « Ce double nom du royaume disparu depuis longtemps contient le germe et le pressentiment de son arrêt de mort : notre monarchie a, elle aussi, un double nom : austro-hongroise, tout comme la lignée impériale Habsbourg-Lorraine. Et pour ce qui est d'être double, moi-même... il interrompra là sa méditation »¹⁵.

Est-ce donc pour se libérer de la passion incestueuse que Emil R. commet le meurtre ? Ou peut-être est-ce le résultat de l'influence du Destin, inéluctable et implacable, qui fait prendre tout son sens à l'événement une fois qu'il est relié à une série de contextes infinis... ? Les contextes qui se trouvent également au-delà de la mort qui n'est pas une porte fermée, mais ouverte vers d'autres vies. Comme dans les philosophies indiennes, l'homme « navigue » dans le temps, plusieurs fois réincarné, de même, l'événement ne reste jamais isolé, mais se rattache aux autres qui sont sa cause ou sa suite logique.

C'est une réflexion sur le devenir humain, individuel et collectif, et sur la nature de l'événement de l'histoire.

La mort plane sur la monarchie, elle plane également sur Emil R., comme elle a plané sur le prince Rodolphe...¹⁶ Le motif de la malédiction qui pèse sur la monarchie devient une constante, une sorte de mythe que l'on retrouve dans les autres romans de Kuśniewicz du même cycle ; le mythe du « paradis perdu » et la déchéance du héros principal sont toujours liés, quel que soit le lieu

14. A. Kuśniewicz, *Le Roi des deux-Siciles*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 38.

15. *Ibid.*, p. 50.

16. J.S. Łątka, *Oskarżam arcyksięcia Rudolfa*, K-ów, Refleksy historii, 1933.

(Galicie, Vienne, Bosnie, Paris...) ou le moment (avant ou après la Première ou la Deuxième Guerre mondiale).

Dans *Eroïca*, Kuśniewicz montre jusqu'à où peut mener le désir de reconstruction de ce mythe ; un jeune aristocrate autrichien, pour revivre le passé idyllique de son enfance, n'hésite pas à adhérer au parti nazi. Il explique ainsi sa décision : « Je grandissais empli de la sève et des parfums de cette époque... Quand vint l'année 18, tout s'interrompt soudain et se noya dans la puanteur d'iodoforme et de phénol ; j'ai enfilé un brassard de crêpe noir en signe de deuil. Finissait la belle époque que je ne connaissais pas très bien, mais qui avait imprégné mon enfance. Mourait le XIX^e siècle qui avait obstinément duré jusqu'à la date de la mort du vénérable monarque. Périissait tout où puisait la sève et la vie ma sphère et ma famille... »¹⁷

Cette langueur est vaine et destructrice, selon Kuśniewicz, car « il n'y a jamais de retour, ni aux mêmes lieux, ni au passé »¹⁸, la conclusion de *Eroïca* constitue ainsi une sévère mise en garde contre les « dérives » dangereuses de l'amour du passé. Il serait, par conséquent, erroné de classer les romans de Kuśniewicz dans le groupe « nostalgique » ; son œuvre est une vaste fresque très réaliste de ce que fut la monarchie austro-hongroise à la fin du XIX^e siècle, sur le plan politique, social, artistique et psychologique, mais l'auteur reste froid et objectif derrière ses descriptions. Les paroles qu'il glisse dans la bouche d'Emil R. sont probablement les siennes : « Lorsque l'empereur François-Joseph monte à cheval, tout le peuple le suit... Moi, je ne fais aucunement partie d'un peuple loyal, je suis exclusivement moi-même »¹⁹.

L'attachement à la monarchie de Kuśniewicz n'est pas de même nature que celui de Strykowski, ce dernier en fait un éloge, l'autre l'évoque en observateur minutieux analysant l'enchevêtrement fatal de l'histoire et de la psychologie.

Nous en arrivons à la troisième attitude, celle du rejet de la monarchie.

Bien que dans la société galicienne elle ne soit pas dominante, compte tenu de la situation politique, elle paraît cependant justifiée.

17. A. Kuśniewicz, *Eroïca*, 1976, p. 23.

18. A. Kuśniewicz, *Lekcja martwego języka*, 1977, p. 123.

19. A. Kuśniewicz, *Le Roi des deux-Siciles*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 181.

Le plus souvent, comme nous l'avons décrit plus haut, on observe une attitude complexe, un mélange d'élégie nostalgique et d'ironie subtile, cette dernière plus ou moins accentuée.

Certains auteurs cependant démasquent cet ultime bastion du féodalisme en se moquant de sa façade et de sa médiocrité, en ridiculisant l'aveuglement et le carriérisme des loyalistes. D'autres, vont jusqu'à se livrer à une critique sévère et à une condamnation de tout le système monarchique.

Les premiers ont recours aux moyens implicites, tels que l'humour et la satire, les seconds déclarent explicitement leur hostilité à la monarchie.

Le courant satirique est représenté par les publicistes de Lvov, qui dans les revues comme *Chochlik*, *Smigust*, *Szczutka*²⁰, mettent en garde la société galicienne contre le danger d'assimilation en tournant au ridicule l'enthousiasme et l'obéissance des loyalistes.

Le Galicien — disent-ils — habitant de Cekanian²¹, monarchie supranationale, est par conséquent un citoyen « indéterminé » en ce qui concerne son identité nationale, plus vraiment Polonais, mais pas encore Allemand. Il est « citoyen des deux nations... » Il est intéressant d'ajouter que cette étiquette ironique a été reprise par les Polonais du Royaume (secteur russe) qui l'appliquaient aux Polonais de Galicie...

Pour casser le mythe habsbourgeois et démontrer ainsi le caractère illusoire de l'autonomie galicienne, les critiques de Lvov apposaient souvent l'image de la prétendue harmonie et du bien-être des peuples vivant sous le sceptre de l'empereur légendairement bon, à l'image de la misère profonde de cette province, très retardée économiquement, surpeuplée et accablée d'impôts excessifs par l'administration impériale. Dans cet esprit, ils proposaient de remplacer le nom prometteur de « Royaume de Galicie et de Lodométrie » — « Królestwo Galicji i Lodomerii » — par « Królestwo Golicji i Glodomerii », qu'on pourrait traduire par : « Dénudérland et Affamerie... »

20. E. Skorupa, *Lwowska satyra polityczna*, K-6w, Universitas, 1992.

21. Cekanian, « *Cacanie* », terme introduit par P. Musil dans *L'Homme sans qualités*, K und K, König und Kaiser.

Les satiristes de Lvov n'étaient pas les seuls à avoir une vision lucide de la situation politique galicienne ; l'intelligentsia éclairée n'est jamais restée dupe du caractère illusoire de la pseudo-autonomie du secteur polonais de l'Autriche. Ses attaques, cependant, n'étaient pas tant dirigées contre l'Autriche que contre ces louangeurs, trop serviles, qui contribuaient à l'extinction des sentiments nationaux, contre les Galiciens eux-mêmes.

La critique de *Bruno Schulz*, en revanche, s'adresse directement à l'opresseur. Schulz abolit le mythe de la monarchie bienheureuse, mais aussi tourne en dérision la personne sacro-sainte de l'empereur, le traite avec mépris, pour ensuite, stigmatiser toute la politique monarchique.

Il est presque étonnant de rencontrer chez ce modeste professeur de dessin autant de colère et de venin. Né dans une petite ville de province galicienne (en 1892), Drogobytch (Drohobycz), Bruno Schulz y a mené une existence effacée, sans jamais, à part quelques brefs séjours à l'étranger, l'avoir quittée. De son enfance, passée dans une famille de commerçants israélites, mais polonophones, Schulz conserve un souvenir fécond de l'univers féérique, marqué par la présence du père, à la fois créateur-démiurge et formidable hérésiarque. Drogobytch, l'enfance et le père constituent par ailleurs les trois motifs obsessionnels chez Schulz. Son œuvre qui occupe une place majeure dans la littérature polonaise contemporaine, serait passée inaperçue, si elle n'avait pas été acclamée par les quelques « grands » de la littérature polonaise d'entre les deux guerres (Nałkowska, Witkiewicz, Gombrowicz).

Il ne reste, hélas, aujourd'hui que deux livres achevés de Schulz : *Les boutiques de cannelle* (1934)²² et *Le sanatorium au croque-mort* (1937)²³, ainsi que quelques travaux graphiques. Le reste s'est dispersé dans la tourmente de la guerre et dans la fumée du ghetto de Drogobytch où en 1942 périt Schulz.

Dans les deux recueils de contes cités plus haut, l'intrigue narrative joue un rôle secondaire, elle ne sert que de prétexte à une interprétation poétique et fantastique de la réalité d'une petite bourgade galicienne à la veille de la Première Guerre mondiale. C'est ainsi que dans sa nouvelle « Le printemps », faisant partie du

22. B. Schulz, *Les boutiques de cannelle*, Paris, Denoël, 1974.

23. B. Schulz, *Le sanatorium au croque-mort*, Paris, Denoël, 1974.

Sanatorium au croque-mort, l'action qui se développe autour d'un suspense provoqué par le dévoilement des secrets dynastiques des Habsbourg, baigne dans une ambiance onirique entre la rêverie et l'hallucination. Nous apprenons, par exemple, que François-Joseph avait un frère qui était son antithèse complète : « d'un esprit et d'un concept tout différents »²⁴. L'existence de ce frère est cependant, dans la présentation qu'en fait Schulz, tout à fait hypothétique car le doute en ce qui concerne sa naissance donne à tout cet épisode un caractère imaginaire : « Il existe une version, selon laquelle, il (le frère) n'était que cousin, selon une autre, il n'est même pas venu au monde... »²⁵

Ferdinand Maximilien, le frère « historique » de François-Joseph, est présenté par Schulz comme une victime malheureuse d'une sombre machination politique entre François-Joseph et Napoléon III. Ces derniers l'auraient entraîné dans une aventure malheureuse au Mexique qui avait pour objectif d'une part, d'écarter du trône habsbourgeois un rival ambitieux et hélas populaire, et d'autre part, d'assurer à la France une influence en Amérique Latine.

Recourir aux intrigues pour préserver un prétendu intérêt de la dynastie n'était pas rare dans l'histoire des Habsbourg ; Philippe II a fait supprimer son fils Don Carlos, inapte à régner à cause de sa maladie mentale. De la même façon, selon Schulz, François-Joseph, pour assouvir ses velléités d'absolutisme, a préféré se débarrasser de son frère-antagoniste. Ajoutons également que le soulagement qu'a éprouvé l'empereur après l'attentat à Sarajewo contre son successeur était de même nature.

Dans la description de Maximilien, Schulz embellit son image, ne fût-ce que pour dénigrer celle de François-Joseph : « Cet antagoniste malheureux... s'appelait archiduc Maximilien. Ce nom, même prononcé à voix basse, fait circuler dans nos veines, un sang nouveau, plus clair et plus rouge, couleur de l'enthousiasme... Il avait les joues roses et des yeux bleus rayonnants, tous les cœurs s'élançaient vers lui... »²⁶

24. B. Schulz, « Le printemps », dans : *Le sanatorium...*, *op. cit.*, p. 159.

25. *Ibid.*, p. 159.

26. *Ibid.*, p. 160.

Ce plus jeune frère qui avait pourtant reçu la même éducation que François-Joseph, avait effectivement une personnalité toute différente ; rêveur, amateur de poésie, dépourvu de tout sens pratique, il plaisait bien à Schulz. Hélas, toutes ces qualités, auxquelles s'ajoute l'ambition exagérée du pouvoir, le mèneront à sa perte. Cet héritier de Charles Quint, souverain d'un empire « sur lequel le soleil ne se couchait jamais », échafaudait, lui aussi, des plans à l'échelle mondiale — ceux de souverain du Nouveau Monde.

Sans doute, se rappelait-il de l'époque de la domination habsbourgeoise en Espagne, puis celle de l'Espagne en Amérique Latine. L'infortuné « conquistator » a payé de sa vie ce rêve... « des châteaux en Espagne », fusillé par le peloton de Juarez 1867. Informé de la mort tragique de son frère, François-Joseph a proclamé un deuil national, mais il ne s'est pas privé de chasse à Ischl.

Schulz idéalise, comme nous l'avons dit plus haut, le personnage de Maximilien pour discréditer celui de François-Joseph ou plutôt, en portant au grand jour le secret d'Etat, Schulz dévoile « le vrai visage de l'empereur ». Son portrait, en uniforme du général, décoré de l'Ordre de la Toison d'Or, ornait tous les bureaux de l'administration officielle, toutes les écoles, postes, gares, casernes, mais aussi les cafés, les théâtres, les estaminets populaires et les salons privés. Beau, svelte, majestueux, aux yeux « qui faisaient penser autrefois à un ciel estival »²⁷, il brillait dans tous les lieux imposant le respect et suscitant l'amour.

On l'aimait, en effet, sincèrement et naïvement car il paraissait « bon et grand, supérieur et juste, infiniment lointain et très proche... »²⁸

En Galicie, tout comme dans toute la monarchie, François-Joseph avait la réputation d'un souverain bon, tolérant, généreux, sobre, assidu au travail, réservé, mais accessible. Il avait le don de gagner la sympathie des foules auxquelles d'ailleurs il n'a jamais hésité à se mêler ; il avait réellement confiance en ses sujets. Notons que cette attitude de François-Joseph est effectivement exceptionnelle si l'on tient compte de la prudence extrême de ses

27. J. Roth, *La marche de Radetzky*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 90.

28. *Ibid.*, p. 37.

« homologues » russe et prussien, effectuant des visites en territoire polonais...

Dans la nouvelle de Schulz, François-Joseph apparaît comme un démiurge, triste, incarnant la médiocrité, le prosaïsme et la lourdeur d'esprit. Le monde, qu'il a lui-même pensé et compartimenté, sombre dans l'ennui, le formalisme de la bureaucratie, le pragmatisme insipides. « Le monde se limitait alors à François-Joseph. Sur chaque timbre postal, sur chaque monnaie, sur chaque cachet, son image confirmait l'immutabilité, le dogme inébranlable : tel est le monde, il n'y a pas d'autres mondes possibles en dehors de celui-là, disait le sceau orné du vieillard royal-impérial. Tout le reste n'est qu'illusion, prétention extravagante et usurpation. Couché sur toute chose, François-Joseph avait freiné le monde dans sa croissance »²⁹.

Le portrait physique qu'en trace Schulz est aussi noir que le portrait moral ; il y apparaît comparé à « un vieux renard morose... Vu de près, le sourire n'était qu'une grimace d'amertume et d'un plat réalisme que n'éclairait pas la moindre lueur... »³⁰ Ce manque de vie dans le regard a été également remarqué par Freud qui y voit la conséquence des multiples drames personnels vécus par François-Joseph ; selon lui, la fuite dans le travail acharné serait une réaction de défense de son amour propre : « [...] il se plongeait inlassablement dans sa paperasserie [...] Il insista compulsivement sur l'étiquette de la cour [...] qui ne laissait aucune place aux sentiments, interdisait toute spontanéité dans les relations humaines et, par un protocole de travail très strict, effaçait toute vie personnelle »³¹.

Pour échapper à ce monde figé d'ennui et « fermé à clef comme une prison », le héros contestataire du *Printemps*, Joseph, se lance dans une entreprise révolutionnaire : un complot contre l'empereur. Ebloui par la découverte d'un livre - album de timbres qui, tel un film en couleurs développait devant lui les trésors de tous les continents et ouvrait des perspectives innombrables, puis stimulé par l'amour d'une jeune fille, Blanca, qui s'avère être la fille natu-

29. B. Schulz, « Le printemps », dans : *Le sanatorium...*, *op. cit.*, p. 52.

30. *Ibid.*, p. 83.

31. B. Bettelheim, *op. cit.*, p. 24.

relle de Maximilien, Joseph programme un coup d'Etat pour destituer le despote du trône et y installer l'infante Blanca.

Cette « révolution » libérerait le peuple de son oppresseur, responsable du sacrifice des milliers de vies : « Les trônes non alimentés de sang se fanent, leur vitalité croît proportionnellement au mal commis, à la masse des vies refusées, à la diversité interdite et repoussée... »³²

Schulz, contrairement aux autres Juifs galiciens, dévoués à l'empereur, le présente comme un tyran : l'accuse de la mort de son frère et le soumet au tribunal de l'histoire.

Hélas, le sursaut de révolte dans laquelle Joseph entraîne les mannequins de cire, des copies de Mazzini, de Dreyfus, de Edison, de Maximilien, ce qui suggère son caractère irréel, ou irréaliste, est condamné à l'échec. La police impériale, omniprésente et connue pour son efficacité, pénètre jusque dans les rêves de Joseph, l'atteint et anéantit ses projets.

Le bilan de cet élan romantique est amer pour le héros ; le prétendu « *happy end* », le mariage de Blanca et de Rodolphe, propriétaire de l'album mythogène, scelle sa défaite, celle de son amour et celle de l'idée pour laquelle il a mobilisé son armée de mannequins de cire. Le caractère grotesque de cette dernière scène approfondit encore sa portée tragique.

Les tendances révolutionnaires de Schulz se confirment dans ses autres textes non littéraires, par exemple dans un court article consacré à Huxley où il écrit : « Et peut-être c'est mieux que tout soit tombé en ruines, qu'il n'y ait plus de sacré, d'entraves, de lois, de dogmes... »³³

Bien que la sympathie de Schulz pour les mouvements de gauche soit évidente, les problèmes politiques ne se trouvent pas au cœur de ses préoccupations littéraires. Pour beaucoup de lecteurs, il apparaît comme un écrivain tourné vers le passé, un témoin d'une époque et d'une culture totalement révolues. Son œuvre cependant, plongée dans une atmosphère onirique, ne peut pas être considérée, comme celle de Strykowski ou de Kuśniewicz, comme un « document » de l'époque.

32. B. Schulz, « Le printemps », dans : *Le sanatorium...*, *op. cit.*, p. 84.

33. « B. Schulz », Musée de Littérature A. Mickiewicz à Varsovie, 1995, p. 188.

Le passé vers lequel se tourne Schulz n'est pas celui de la « réalité » de son enfance, mais celui de rêves envoûtants, d'images bariolées, d'objets magiques, d'histoires merveilleuses et de mythes, éveillés par un extraordinaire hérésiarque — son père. Schulz l'appelle « genialna epoka... »

Un autre « père », éteint et prosaïque, entravé dans le carcan de sa fonction impériale est l'antithèse du précédent. Le « grand » François-Joseph manquerait-il totalement (selon Schulz) de grandeur ?

Nous avons pu constater que l'appréciation de la personne de l'empereur varie d'un auteur à l'autre, il en est de même pour l'époque qui marque son règne et le déclin de la monarchie. Il serait d'ailleurs intéressant d'élargir le champ de cette analyse aux littératures étrangères et plus particulièrement, aux littératures germanophones où la problématique de la crise de la monarchie est bien présente. Ainsi, retrouvera-t-on le modèle nostalgique dans le roman de J. Roth, *La marche de Radetzky*, dans lequel l'auteur, en accord avec la situation autrichienne et sa judéité, part à la recherche d'un père qu'il n'a jamais connu et qui ressemble beaucoup à François-Joseph. Roth construit un mythe de la monarchie, encore heureuse, mais déjà perdue, un paradis malade de lui-même.

Un autre écrivain juif, F. Kafka, porte la marque de sa judéité comme une croix. Il mène une vie recluse à Prague, devenue à côté de l'illustre Vienne une triste ville de province. Tout comme son homonyme de Drogobytch-Schulz, Kafka se réfugie dans le rêve et le fantastique pour décrire la vie de cette « petite mère » (Prague) où, sous l'apparence d'ordre impérial, règnent l'anarchie et l'absurde. Joseph K. combat, seul et désespéré, les forces anonymes du monde étouffant sous le formalisme bureaucratique de la monarchie.

Chez Kafka, la critique de la monarchie paraît implicite, ce qui n'est pas le cas d'un autre écrivain autrichien, R. Musil qui, dans son *Homme sans qualités*, donne un diagnostic impitoyable de la monarchie. Son roman est une satire grinçante de l'Autriche-Hongrie moribonde où se heurtent les deux mondes, celui de la modernité et celui de la féodalité, celui du XX^e et celui du XIX^e siècle. Ce dernier, inadapté aux nouvelles conditions, est condamné à mourir.

Le bilan négatif de ce XIX^e siècle, conduit certains auteurs à analyser les influences de cette réalité décadente sur la psyché. Ainsi, à la manière de Freud, A. Schnitzler se concentre dans ses romans sur l'étude de la vie intérieure ; il examine les plus sombres recoins de la nature humaine, tourmentée par la lutte permanente entre l'instinct de la vie et celui de la mort. L'héroïne de *Mademoiselle Else*, pour sauver son père de la ruine, cède aux désirs d'un vieillard pour se donner ensuite la mort. Voilà le final tragique des personnages de ce monde d'opérette.

Au terme de cette analyse, il faut souligner que la thématique de la crise s'insère dans une tendance plus générale traduisant l'atmosphère de malaise de la fin du XIX^e siècle qui durera jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

L'influence des différents courants philosophiques annonçant le déclin des cultures occidentales, pessimistes de Schopenhauer et catastrophistes de Spengler, associés à l'inquiétude propagée par les diverses théories millénaristes, créent un climat particulier dont s'inspirent tous les écrivains jusqu'ici abordés.

Ainsi, l'héritage philosophique et l'unité thématique (thème de la crise de la monarchie) constituent les points communs de tous ces écrivains, l'éclairage qu'ils en donnent, en revanche, les différencie.

La distinction, quelque peu globale, entre « nostalgiques » (Roth, Strykowski) et « critiques » (Schulz, Musil), devrait être nuancée. Les récits, même les plus élogieux, ne sont pas exempts de quelques réflexions objectives sur la réalité (par exemple, docteur Demant chez Roth) et inversement, les plus agressifs ne cachent pas leur crainte de ce que le monde nouveau peut apporter (par exemple, la critique du capitalisme dans la *Rue des Crocodiles* chez Schulz), ce qui réhabilite en partie le monde ancien...

La problématique de la crise de la monarchie constitue une toile de fond sur laquelle se développent les différents plans qui construisent, en fait, le schéma de tous les récits jusqu'ici étudiés. Tous les écrivains déploient l'image des « realia » de l'époque avec, au centre, le personnage de l'empereur, tous évoquent le problème de la mort et du destin, tous cherchent des réponses soit dans la psychanalyse, soit dans les mythes.

En ce qui concerne la reproduction de la réalité, plus au moins déformée par l'intrusion d'éléments relevant du rêve ou du subconscient ou, tout simplement, par la partialité de l'écrivain, c'est Kuśniewicz qui paraît être l'observateur le plus scrupuleux. Les autres, Strykowski, Musil, Kafka et Schulz, se soucient plutôt de recréer une ambiance que de reproduire le décor des différents événements historiques : batailles (Solferino, Magenta...), attentats (Sarajevo...), machinations politiques (mission de Maximilien, ascension du colonel Redl), guerre...

L'univers romanesque de ces récits est peuplé d'Autrichiens, Polonais, Serbes, Ruthènes, Tchèques, mais aussi de Juifs, de Karaïtes et de Tsiganes, à l'image de la mosaïque d'ethnies, de races et de religions qui composaient la monarchie habsbourgeoise. Tout ce peuple, soigneusement compartimenté par l'administration impériale définissant le rôle et la place de chacun, forme un édifice en apparence solide, tenu par un mystérieux système bureaucratique, protégé par la police omniprésente et l'armée, glorieuse autrefois, mais qui ne saura pas le sauver de la ruine. L'apparence est le seul espoir de cet empire qui se désagrège, malade de son ancienne splendeur. Le « joyeux » climat de la « belle époque » (Roth, Kuśniewicz, Schnitzler, Musil...) porte déjà les stigmates de la mort, les Violettes Impériales répandent un parfum funeste. L'empereur, lui-même, malgré sa longévité et sa vitalité, s'éteint, comme son Etat, dont il était le premier fonctionnaire. La mort qui l'avait déjà privé de tous ceux qui lui étaient les plus chers, emportera aussi l'œuvre de sa vie — la monarchie.

La fin de la monarchie correspond à un effondrement plus grave, plus général, celui des anciennes valeurs morales et religieuses, créant ainsi un vide spirituel, difficile à combler, la recherche des nouvelles émotions, enfouies dans l'homme, se solde par un déclenchement des pulsions destructrices (Kuśniewicz, Schnitzler...), la fuite dans les labyrinthes de l'âme et dans l'imaginaire (Kafka) n'apporte pas de réconfort attendu, le retour aux mythes (Schulz) constitue un exutoire douteux...

La tendance aux mythes caractérise tous ces récits ; que ce soit le mythe exalté (nostalgique) de la monarchie idéalisée (Roth, Strykowski), le mythe aboli de la monarchie agonisante (Kuśniewicz, Musil...) ou encore le mythe personnel (Schulz). La fin du XIX^e siècle est en effet hantée par les mythes ; ils guident les

artistes et les hommes politiques, suscitant parfois l'angoisse, parfois l'espoir... illusoire, hélas.

Si l'on croit Kusniewicz, qui résume ainsi ce mélange de mythes et de vérité historique, caractéristique de son œuvre, mais aussi de toute cette fin de siècle, notre monde est : « [...] un monde qui agglutine des événements et leurs interprétations, des lambeaux des paysages, des fragments de conversations, un monde tissé de vérité et de fiction, où il arrive que les parties inventées soient les plus durables et les plus précieuses, de sorte qu'elles semblent plus solides que la réalité vécue qui leur sert de canevas et de toile de fond... »³⁴

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique - CRIMS*

RÉSUMÉ

La dislocation de la monarchie austro-hongroise suscite dans la littérature des nations qui en font partie une grande diversité de sentiments allant de l'espoir de recouvrer l'indépendance jusqu'à la peur d'un avenir inconnu. Ainsi, dans la province polonaise de Galicie et de Lodométrie, annexée par l'Autriche en 1795, la perspective de la fin de la monarchie et d'une future guerre inspire des réactions antagonistes, des courants loyalistes et patriotiques. Pour leur part, les hommes de lettres évoquent le faste de la vieille monarchie, mais se laissent rarement illusionner par la pseudo-liberté accordée à leur province et, pour certains, vont jusqu'à réfuter le mythe largement répandu de « Galicia felix ».

La présente étude porte sur trois écrivains galiciens — témoins de l'époque révolue qui reflètent globalement : l'attitude nostalgique, celle de J. Strykowski, l'attitude critique, celle de B. Schulz et une approche nuancée par l'introduction de l'explication psychanalytique, celle de A. Kuśniewicz.

On constate, en conclusion, que les récits de tous ces écrivains sont imprégnés de mythes qui, tantôt idéalisent la monarchie, tantôt la condamnent. En même temps, on y découvre une tendance aussi bien à chercher, au-delà de la réalité décevante, des émotions nou-

34. A. Kuśniewicz, « Le chemin de Corinthe », 1964, dans : *Lettres européennes*, Paris, Hachette Education, 1992, p. 882.

velles, exagérément sublimées, qu'à se réfugier dans les sphères du subconscient, de l'imagination et de l'esthétisme demesuré...

MOTS CLÉS

Habsbourg ; partages de la Pologne ; Galicie et Lodomérie ; statut d'autonomie ; « fin de siècle » ; modernisme ; Jeune Pologne ; loyalisme ; thématique juive ; satire de Lvov ; bohème cracovienne ; décadentisme ; mythe ; Première Guerre mondiale ; J. Strykowski ; B. Schulz ; A. Kuśniewicz.

ZUSAMMENFASSUNG

Der Zerfall der ungarisch-österreichischen Monarchie zeitigt in den Nationalliteraturen der zu ihr gehörenden Völker sehr unterschiedliche Gefühlslagen, die zwischen der Hoffnung auf Unabhängigkeit und der Angst vor einer ungewissen Zukunft schwanken. So etwa ruft das herannahende Ende der Monarchie und die Perspektive eines künftigen Krieges in den seit 1795 von Österreich annektierten Provinzen Galizien und Lodomerien widersprüchliche Reaktionen hervor, die in loyalistischen und patriotischen Strömungen ihren Ausdruck finden. Die Schriftsteller ihrerseits lassen zwar den Prunk der alten Monarchie entstehen, lassen sich aber selten von der ihrer Provinz zugestandenen Pseudo-Freiheit vereinnahmen, wobei einige gegen den weitgehend verbreiteten Mythos des « glücklichen Galizien » angehen. Die vorliegende Untersuchung befaßt sich mit drei galizischen literarischen Zeugen einer vergangenen Epoche, die unterschiedliche Haltungen spiegeln: Die Nostalgie eines J. Strykowski, die kritische Haltung eines B. Schulz und die durch die Heranziehung der Psychoanalyse nuanciert ausfallende Sicht eines A. Kusniewicz. Zusammenfassend wird festgehalten, daß die Berichte all dieser Autoren von Mythen beeinflusst sind, die mal die Monarchie idealisieren, und mal die Monarchie verurteilen. Gleichzeitig wird ein Bemühen deutlich, das — über die enttäuschende Wirklichkeit hinausgehend — sowohl neue, übertrieben sublimierte Emotionen als auch die Flucht in die Welt des Unterbewußten, des Vorgestellten und eines ungebändigten Ästhetizismus auf seine Fahne schreibt.

SCHLÜSSELWÖRTER

Habsburg ; polnische Teilungen ; Galizien und Lodomerien ; « fin de siècle » ; Modernismus ; Junges Polen ; Loyalismus ; polnische Juden ; Satire von Lwow ; Krakauer Bohème ; Dekadentismus ; 1. Weltkrieg ; J. Strykowski ; B. Schulz ; A. Kusniewicz.

Traduction allemande de Herbert Hartmann

STRESZCZENIE

Rozpad monarchii austro-węgierskiej wywołał w literaturze narodów wchodzących w jej skład rozmaite uczucia ; zarówno radości związanej z nadzieją na odzyskanie niepodległości, jak i strachu przed niepewną przyszłością. Podobnie na terenach polskich Galicji i Lodomerii, od 1795 pod zaborem austriackim, perspektywa upadku monarchii oraz przyszłej wojny budziła sprzeczne reakcje ; wiernopoddańcze i patriotyczne. W dziedzinie literatury, pisarze galicyjscy przywołują wspomnienia z okresu świetności starej monarchii, chociaż rzadko dają się zwieść iluzji autonomii przyznanej Galicji, czasem nawet obalając szeroko rozpowszechniony mit « Galicia felix ».

Celem niniejszej analizy jest przedstawienie trzech pisarzy, świadków minionej epoki, którzy w utworach swoich ujawniają różnorodne sposoby myślenia o ginącej monarchii : nostalgiczny, jak u J. Strykowskiego, krytyczny, jak u B. Schulza oraz trzeci, jakby pośredni, stanowiący interpretację psychoanalityczną tych poprzednich, jak u A. Kuśniewicza.

Podsumowując można stwierdzić, że wszyscy omawiani pisarze nawiązują do mitów, czy to idealizujących monarchie, czy to ją potępiających. Równocześnie, bohaterzy, rozzarowani przygnębiającą rzeczywistością, szukają nowych emocji i wysublimowanych wrażeń poza nią, uciekając się do sfer wyobraźni i podświadomości oraz kultywując pozbawiony umiaru estetyzm...

SŁOWA-KLUCZE

Habsburgowie ; rozbiory ; Galicja i Lodomeria ; « fin de siècle » ; modernizm ; Młoda Polska ; lojalizm ; tematyka żydowska ; satyra lwowska ; cyganeria krakowska ; dekadentyzm ; mit ; pierwsza wojna światowa ; J. Strykowski ; B. Schulz ; A. Kuśniewicz.